fraient pas plus votre zèle que les obstacles n'ont intimidé votre initiative hardie. Prononcer presqu'en même temps que M. le capitaine Albert de Mun, votre noble et généreux compagnon d'armes, de l'œuvre si délicate des cercles catholiques d'ouvriers, c'est à vos appels incessants, à vos pages tout imprégnées de foi et de patriotisme que nous devons l'œuvre que nous inaugurons aujourd'hui.

Et maintenant, Monseigneur, Messieurs, que dire du spectacle que nous avons sous les yeux ! Lorsque je considère cette assemblée, lorsque je vois réunis dans une même pensée les patrons dont les établissements florissants font la gloire de notre industrieuse cité ; les ouvriers, dont le concours actif et courageux est un des éléments de cette gloire; lorsque, montant plus haut, je vois présents dans cette enceinte les ministres du culte, et à leur tête le vénérable évêque de Lydda, une double pensée remplit mon cœur, un double cri s'échappe de ma poitrine. C'est aujourd'hui, me dis-je, la fête du travail, du travail chrétien. Je parlerai donc du travail, du travail source de toute vie, de toute fécondité, de toute richesse ; je dirai ensuite ce qu'est le travail chrétien, je dirai comment le catholicisme qui fait du travail une obligation en fait aussi une consolation, de telle sorte qu'au lieu d'être pour les familles et les nations une source de douleurs et d'amertume, le travail devient au contraire un principe de paix et de joies profondes.

Et d'abord : le travail ! quel mot a soulevé plus de murmures et quelle condamnation fut cependant plus universelle ! De quelque côté que je tourne les yeux, du fond de la Sibérie aux rivages brûlants de l'Afrique, partout et toujours les hommes travaillent. Les uns, courbés vers la terre, demandent à un sol toujours stérile et toujours fécond la nourriture qui leur permettra de continuer le travail du lendemain; les autres, voués à l'industrie, transforment la matière qui ne leur livre ses secrets qu'au prix d'efforts incessants et de labeurs multipliés. Sous ces formes diverses, partout c'est le travail.

Mais, dira-t-on, je vois bien qu'un grand nombre travaillent, mais j'en vois aussi qui ne travaillent pas; pour les uns, toujours le travail et la peine, pour les autres, le bien-être et le repos.

Mais d'abord, Messieurs, est-il bien certain qu'il y ait beaucoup d'hommes qui ne travaillent pas ? Le travailleur, ce n'est pas seulement celui qui forge le fer, qui file la laine, qui tisse le coton, c'est aussi celui qui se vouant tout entier aux nobles travaux de l'intelligence, étudie les lois générales du mouvement, prépare la combinaison des éléments divers qui doivent constituer une découverte utile.

Dans notre cité industrielle de Roubaix, par exemple, les machines de toutes sortes, les mécanismes les plus ingénieux se trouvent rassemblés dans nos usines. Il y a là des ouvriers qui travaillent, qui élèvent leur famille à l'aide de ces machines, et quelques-uns peut-être ont la tentation de penser que seuls ils sont des travailleurs. Mais, les lois de ces mécanismes, qui les a découvertes ? Où est la pensée en quelque sorte créatrice qui a mis tout ce monde en mouvement ? que de travail, que de veilles, n'a-t-il pas fallu aux inventeurs.

Lorsque Papin, examinant bouillir sa marmite, remarqua que la vapeur soulevait le couvercle, il se prit à réfléchir profondément sur l'emploi de cette force nouvelle pour lui ; à le voir, nul n'eût pensé qu'il travaillait. Et pourtant, Papin avait doté le monde d'une découverte qui fut le point de départ d'une véritable révolution dans les conditions du travail et de la richesse publique. On ferait une longue liste, Messieurs, si on énumérait tous les travailleurs de l'intelligence, tous ceux qui, dans les sciences, dans la mécanique, dans la physique, la chimie, ont préparé par des études persistantes et solitaires les utiles découvertes qui sont devenues plus tard une source de bien-être pour les familles et pour les nations. Tel un fleuve majestueux répand la fécondité sur ses rives, alors que sa source est inconnue à ceux même qui boivent ses ondes.

Ainsi, il y a eu, il y a encore toute une catégorie d'hommes dont le travail ne se compte pas, ne se pèse pas et qui cependant travaillent.—A peu de distance de Roubaix, dans les entrailles même de la terre, des milliers d'hommes, perdus dans de sombres allées, enlèvent tous les jours un précieux produit: le charbon, qui doit être l'aliment de nos industries. Pour nous tous, le travail du mineur est invisible; cependant, qui en contestera la réalité ? Et le monde créé lui-même ne nous offre-t-il pas de belles et admirables leçons ? C'est un travail lent, secret et mystérieux que celui du grain de blé qui pourrit dans la terre avant de donner naissance à de riches épis. Pendant de longs mois, la terre paraît être une masse inerte, incapable de vie et de toute fécondité. Cependant, le travail pour n'être pas visible, à la surface, ne se produit pas moins; les résultats de ce travail latent se manifesteront bientôt en fruits savoureux et en moissons abondantes.

Dans l'économie générale du monde, partout c'est la même loi.

Ceux que la Providence, par suite du travail accumulé par eux ou leurs pères, a fait chefs d'une industrie, ceux-là travaillent aussi; ils ne travaillent pas à la manière des ouvriers, mais le jour et souvent la nuit, ils étudient les moyens les plus propres à alimenter leurs industries et à entretenir le travail de leurs ouvriers. Tous ceux qui ont senti le poids de la responsabilité savent combien elle est lourde, et il faudrait être bien aveugle pour ne pas reconnaître que le travail des chefs d'industrie est ingrat, pénible, plein d'angoisses et d'incertitudes.

Il est encore, Messieurs, des travailleurs d'un autre genre : Ce sont les travailleurs de la pensée pure; ceux qui dans de sublimes ouvrages, ont consigné de profondes observations sur Dieu, sur l'homme et sur le monde; il suffit d'ouvrir l'histoire pour connaître les noms et les ouvrages de toute une foule d'hommes, la plupart aussi illustres par leur sainteté que par leur génie, qui demeureront à jamais la gloire de leur temps et l'honneur de l'humanité. Saint-Augustin, Saint-Thomas d'Aquin, Newton, Bossuet, Fenélon, Leibnitz, Corneille et Racine et tant d'autres génies n'ont jamais labouré la terre, ni filé la laine; qui osera dire que ces hommes n'ont pas travaillé ?

De cet examen historique, il résulte, Messieurs, que les exceptions à la loi du travail ne sont pas aussi nombreuses que certaines écoles modernes se plaisent à le dire. S'il est des exceptions, s'il existe sur la terre, dans toutes les classes, des paresseux, la religion comme la société les dénonce et les condamne.

L'obligation et le fait du travail étant suffisamment reconnus, il nous reste maintenant à déterminer dans quel esprit le travail doit être accepté. — C'est ici que le catholicisme nous fait entrevoir ses dogmes consolateurs, ici que nous apprendrons à quelle école nous irons guérir nos blessures et sécher nos plaies. Avant le christianisme, le travail était une énigme inexpliquée et inexplicable. Loin de toute lumière comme de tout frein moral, le genre humain, sauf toutefois chez le peuple juif, était livré aux hasards de la convoitise et de la force. Tous les droits pour les uns, tous les devoirs pour les autres.

Les auteurs anciens sont remplis de termes presqu'injurieux à l'endroit des ouvriers, des petits, des faibles, de ceux qui vivent péniblement du travail de leurs mains. Le plus sage de leurs philosophes, Sénèque qui fut précepteur d'un empereur romain, écrivait ces lignes glaciales : « *Sapiens non miseretur*. » Le sage est sans pitié. Le christianisme que quelques-uns voudraient aujourd'hui séparer de l'Etat, le christianisme a fait les états modernes, et M. Guizot, dont personne ne contestera l'impartiale autorité, a dit en parlant de l'action des Evêques durant tout le moyen âge : « Les Evêques ont fait la France, comme les abeilles font une ruche. » D'une chose, l'esclave est devenu serf, et de serf, il est devenu citoyen libre. (Appl.). Cette immense révolution accomplie peu à peu à travers des luttes incessantes contre la routine et l'égoïsme, c'est à l'esprit chrétien qu'en appartient l'honneur. En constituant dans la société une place honorable au travail matériel, le christianisme n'a fait qu'honorer son divin fondateur, le modèle par excellence de l'amour du travail.

Il y a un peu plus de dix-huit cents ans, dans une petite ville de Judée, sous le toit d'une humble demeure, un enfant travaillait. Celui qu'on appelait son père travaillait auprès de lui. Cet enfant c'était Jésus, le sauveur du monde, le modèle de la soumission et de l'amour du travail ; l'homme qui travaillait auprès de lui, c'était le vertueux et pur Joseph, le patron des ouvriers. — Ce n'est donc pas sans raison que l'auteur du beau cantique que nous chantons chaque dimanche, a dit :

Vous avez mis votre empreinte,
O Jésus, sur nos outils.
Et vous écoutez la plainte
Du dernier des apprentis.

La plainte du petit ! la plainte du faible ! Ah ! Messieurs, si nous pénétrions dans les asiles secrets des cœurs, si nous pouvions voir la manière dont certaines âmes vraiment chrétiennes acceptent le travail, à l'exemple du Divin ouvrier et en union avec lui, que nous serions bientôt consolés et ravis ! que moins amer nous paraîtrait le spectacle de nos défiances et de nos divisions ! Là où tout est trouble, haine, larmes et convoitises pour l'incroyant et le sceptique, tout est paix, joie et résignation pour celui qui croit. Aussi, dans les âges chrétiens, on vit les corps d'état s'enrôler avec bonheur sous la bannière d'un saint, patron de leur corporation. Les charpentiers se placent sous la protection de Saint-Joseph; les fabricants d'instruments de musique choisissent pour patronne Ste-Cécile; les orfèvres, serruriers, horlogers, St-Eloy; les cordonniers, St-Crépin; les cardeurs et peigneurs de laine, St-Blaise. Les autres corporations tiennent à honneur d'avoir leur fête patronale, et le livret que nous avons à l'usage des cercles catholiques d'ouvriers indique un nombre considérable de corps d'état ayant chacun leur patron spécial : tant était grande à l'époque de l'affranchissement de la classe devenue la classe ouvrière, la reconnaissance des principes chrétiens qui seuls l'avaient faite libre ! Et maintenant, messieurs, que voyons-nous ! Là où les principes chrétiens diminuent, disparaissent même, nous voyons la jalousie, la haine monter au cœur de l'ouvrier, et dans une société où, quoiqu'on dise, il y a place pour tout homme honnête, courageux et économe, (et nous en avons ici sous nos yeux de frappants exemples) on n'entend que des plaintes et de sourd murmures. Devant le pauvre ouvrier sans croyances et sans principes, des ambitieux qu'on ne saurait assez flétrir, étalent le mirage d'un idéal chimérique, déroulent des rêves creux qui ne laissent après eux que d'immenses convoitises suivies d'amères déceptions. Quel contraste avec la société chrétienne, messieurs ! je ne dis pas avec la société telle qu'elle est, mais telle qu'elle sera peut-être ou du moins telle que la souhaitent et que voudraient la faire beaucoup d'âmes généreuses. Là, le travail est accepté de la main de Dieu, il apparaît comme un moyen d'expiation du mal — du mal passé et du mal présent. Il apparaît à l'ouvrier chrétien ennobli, presque divinisé par l'exemple de l'Homme-Dieu lui-même. Ah ! certes, rien n'est parfait : la sagesse humaine est toujours faible et courte par quelqu'endroit. La société actuelle n'est pas assez saturée de christianisme pour qu'il n'y ait pas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, des abus de pouvoir, des prétentions plus hardies que fondées. Savoir porter le poids de la richesse sans jamais manquer à la justice n'est pas chose plus aisée que savoir supporter la pauvreté sans murmure. Il faut qu'on le dise et qu'on le sache : Tous, patrons et ouvriers, nous avons besoin du principe chrétien qui seul nous donne le juste discernement de nos devoirs et de nos droits, tous nous avons besoin de la prière qui seule nous donne la force de conformer notre conduite à ce principe. Plutôt que d'être les maîtres de nos ouvriers, messieurs, tâchons de plus en plus d'en devenir les pères. Par ce moyen, bien des haines seront éteintes, nous poserons autant que nous le pourrons une digne infranchissable à cette erreur grossière qui place l'ouvrier en face du patron comme deux forces rivales destinées à s'entretuer, tandis qu'elles ne devraient demander qu'à s'embrasser dans la paix et dans la solidarité des intérêts, fruits de la justice chrétienne. (Applaudissements.)

Appelons donc de nos vœux les plus ardents ce jour qui n'est peut-être pas éloigné où la société entière, devenue plus fidèle aux principes du christianisme, respectera tous les droits et pratiquera tous les devoirs.

Si le christianisme, messieurs, est par excellence le principe vivificateur du travail, il n'est pas moins fécond quand il s'agit de régler le repos. Le repos ! le dimanche ! Qu'il est doux au cœur de l'ouvrier honnête, du père de famille chrétien ! Mais qu'il est agité, qu'il est troublé, qu'il est fiévreux pour celui qui, manquant à tous ses devoirs, cherche à assoupir, loin de Dieu et des siens, les passions de plus en plus insatiables. Quant à vous, chers et honnêtes ouvriers, la même pensée religieuse qui changera en joies les douleurs et les amertumes de votre travail, est aussi celle qui a ouvert cette modeste maison à votre repos. Ici, dans des récréations honnêtes, dans l'assistance régulière à l'instruction de chaque dimanche, vous réparerez les forces de vos âmes et de vos corps, vous vous sentirez vraiment libres et heureux parce que vous aurez la conscience d'accomplir votre devoir. Pour nous, messieurs, nous nous efforcerons de notre côté de ne pas faillir à notre tâche.

La société entière est un arbre puissant dont toutes les feuilles se soutiennent et se touchent ! Patrons et ouvriers, à quelque classe que nous appartenions, soutenons-nous tous contre le mal; défendons-nous contre les envahissements du mal, contre l'immoralité, le vice, le mensonge, contre le mépris de Dieu et le mépris de nos frères. Gardons le véritable honneur, qui est la pratique des vertus chrétiennes, et la vraie liberté, qui est celle des enfants de Dieu.

(Vifs applaudissements.)

M. le comte A. de Rougé, délégué du comité central des cercles catholiques d'ouvriers, a pris la parole après M. Screpel-Chrétien. Ami et collaborateur de M. le comte de Mun, secrétaire général du comité, c'est en son nom qu'il est venu à Roubaix. M. A. de Rougé sort de l'armée, où il était capitaine aux chasseurs; il a donné sa démission après la dernière guerre et s'est consacré tout entier à cette belle œuvre de fraternité chrétienne qui a été inaugurée hier à Roubaix.

En se levant, M. le comte de Rougé, obéissant à un mouvement du cœur, est allé à M. Desbouvries, président du cercle, l'a remercié des paroles qu'il avait prononcées et, l'embrassant aux applaudissements unanimes de l'assistance, il lui dit : « Monsieur, aussi longtemps qu'il y aura en France des hommes tels que vous, nous ne devrons pas désespérer de la Patrie ! »

Lorsque le silence fut rétabli, M. A. de Rougé a prononcé une éloquente allocution dont nous allons essayer de donner une courte analyse :

Messieurs, a dit l'orateur en commençant, je viens au nom du comité central de Paris, vous apporter ses encouragements et ses félicitations. Notre œuvre est une œuvre de charité, de foi et d'espérance. Nous allons chercher l'ouvrier au nom de la *Charité* chrétienne, et, lui prenant la main, nous la mettons dans la main du prêtre et ainsi nous lui rendons la *Foi* : le prêtre, à son tour, ramène l'ouvrier à Dieu, et Dieu pour l'ouvrier, c'est l'*Espérance*. (Applaudissements.)

Oui, Messieurs, notre œuvre est une œuvre de charité. Trop souvent, en quittant la famille, foyer d'innocence et d'amour, l'ouvrier ne trouve au sein de nos grandes villes que des foyers de débauche et d'égoïsme. Là, on lui apprend la haine ; et ce qui est plus déplorable encore, on lui persuade que nous le haïssons.

Notre œuvre doit répondre à ce funeste préjugé : nous voulons prouver à l'ouvrier que nous l'aimons et que la charité catholique ne connaît ni distinction de classes, ni différence d'origine.

D'un bout à l'autre de la France, l'ouvrier, membre de nos cercles, muni de son *Livret Diplôme*, reçoit partout sur son passage l'accueil le plus sympathique et l'assistance la plus fraternelle. Partout, on écarte de ses pas les périls si nombreux de la misère matérielle et morale, et, semblable à l'arc-en-ciel, il peut traverser le monde sans s'associer à l'orage ! (Vifs applaudissements.)

Ah ! messieurs, s'il y a au monde un amour qui ravage, il faut qu'il y ait un amour qui féconde; s'il y a un amour qui perd, il faut qu'il y ait un amour qui sauve; cet amour, c'est l'amour chrétien, c'est la charité !

Notre œuvre, ai-je dit, est aussi une œuvre de *Foi*. Avec hardiesse, avec franchise, nous avons arboré la croix sur notre drapeau, parce que dans la croix est tout notre espoir. *In hoc signo vinces*. Tout pour la croix et par la croix, telle est notre devise. A nos débuts, avant de rien entreprendre, nous tournâmes nos regards vers le Vatican et nous sollicitâmes à genoux la bénédiction de ce vieillard que le malheur grandit chaque jour davantage, que la foi rend invincible, et que l'espérance fait vivre ! (Applaudissements.)

On a arraché l'homme à la religion et à la foi; c'est à la foi, c'est à Dieu que nous voulons le rendre ! Oui, Messieurs, l'homme l'a dit avant moi un grand orateur, l'homme a deux patries, celle de la foi et celle du sang, celle de la terre et celle du ciel ; et ces deux patries, quoique distinctes, ne sont pas ennemies l'une de l'autre : bien au contraire, elles fraternisent comme l'âme et le corps fraternisent ; elles sont unies comme l'âme et le corps sont unis; et de même que l'âme aime le corps, bien que le corps se révolte parfois contre elle, de même la patrie de l'éternité aime la patrie du temps et prend soin de sa conservation, bien que celle-ci ne réponde pas toujours à son amour.

Que d'hommes, de nos jours, oublient la patrie de l'âme pour ne se souvenir que de celle qu'ils foulent à leurs pieds, et vivent comme s'ils n'avaient pas d'âme.

Mais ayons confiance, Messieurs, un réveil s'opère autour de nous. Les pèlerins de Lourdes et de Paray-le-Monial sont les sentinelles avancées de l'armée de la foi, de cette armée qui aura le Sacré-Cœur sur ses étendards, et portera la croix sur sa poitrine.

Il faut que la croix réapparaisse partout, que le crucifix retrouve sa place dans toutes les chaumières, dans tous les foyers. Le jour où il en sera ainsi, la victoire sera assurée, car la croix, c'est le gage de la victoire.

Notre œuvre est donc une œuvre de foi, parce que son but est la foi et que, demandant tout à la prière, la foi est encore son moyen d'action.

Enfin, Messieurs, l'œuvre des cercles est une œuvre d'espérance.

Notre espérance, c'est de voir l'Eglise libre dans la patrie régénérée ! (Applaudissements), et cette espérance, non contents de l'avoir pour nous-mêmes, nous voulons la faire partager aux autres ; nous voulons rendre à l'ouvrier la notion si effacée de la vie future. On voit de nos jours des hommes sans principes qui, non contents de refuser leurs âmes à Dieu, veulent lui arracher jusqu'à leurs cadavres ; ils veulent, permettez-moi l'expression, faire dégénérer la mort !

On parle beaucoup d'égalité de nos jours: d'autres promettent à l'ouvrier l'égalité dans le temps, nous voulons lui donner l'égalité dans l'éternité ! A une espérance chimérique, nous opposons une espérance éternelle ! (Applaudissements.)

Je n'ai, Messieurs, ce que l'avenir réserve à notre pays, mais j'ai le droit de m'écrier avec Lacordaire : « Ce que je sais bien, c'est que je ne désespère pas de la Providence, et qu'ayant trouvé Dieu dans ce qui m'a précédé, j'espère le trouver dans ce qui me suivra ! »

Des applaudissements chaleureux accueillirent les dernières paroles du sympathique orateur, qui reçut autour de lui les plus vives félicitations.

Sa grandeur Mgr Monnier, évêque de Lydda, termina la séance par quelques conseils pratiques donnés aux membres du cercle.

Il leur énumèra les différents avantages qu'ils trouvent dans l'œuvre qu'il vient bénir aujourd'hui.

Les ouvriers, a dit Sa Grandeur, ont des aptitudes spéciales pour croire et pour pratiquer les vérités religieuses. J'ai pu, a ajouté Monseigneur, m'en convaincre durant les nombreuses années pendant lesquelles j'ai dirigé une œuvre ouvrière à Cambrai. L'Evangile, apporté au monde par un Dieu ouvrier, répond tout particulièrement aux besoins des classes laborieuses. Lui seul, par ses divines promesses, peut leur donner, avec l'espérance, la force de supporter les épreuves de leur vie de travail et de souffrance.

Mgr de Lydda termina en donnant à l'assistance recueillie la bénédiction pontificale.

Avant de se séparer, un amateur de la ville a chanté, avec beaucoup de talent et de sentiment, une cantate, spécialement composée pour la circonstance, et dont voici les paroles :

REFRAIN.

Soldats de l'armée ouvrière,
Suivons le drapeau de l'honneur,
Donnons notre bras à la terre,
Mais au Ciel, donnons notre cœur.
Notre devise est : Dieu, Patrie;
Cet étendard, toujours vainqueur,
Sera le nôtre pour la vie.

Couplet.

Soyons chrétiens, soyons Français.
Ces deux noms unis à jamais,
Sont le gage de la vaillance
Nobles travailleurs de Roubaix,
Joignons ces deux noms d'espérance.
Les cœurs chrétiens sauvent la France.

Deuxième Couplet.

Enfants d'une active cité,
Dans la sainte Fraternité,
Marchons tous avec assurance;
Pour Dieu nos pères ont lutté,
Que de nos cœurs ce cri s'élance :
Vive le Christ ! Vive la France !

Voici la composition de la commission pour l'examen de la proposition des Abbés, ayant pour objet de déclarer Français et d'assujettir à l'obligation de recrutement les individus d'origine étrangère nés en France, qui ne satisfont pas dans leur pays d'origine aux charges du service militaire :

MM. *Corne*, Goblet, de Fourtou, Vinoy, Victor Lefranc, Desjardins, Monteil, Gailly, du Morbay, *Pujol*, Méplaie,

---

A ce moment elle écarta de sa poitrine tartan inutile déjà.

Jéricho, attentif à tous ses mouvements, se leva et, sans rien dire, vint l'enlever délicatement de ses épaules.

— Merci ! dit Marthe avec un sourire qui, pour lui, éclaira toute la maison.

Elle s'aperçut de l'effet qu'elle produisait sur cet être bizarre : les femmes voient promptement ces choses-là.

— En voilà un, pensa-t-elle, qu'on rendra heureux à peu de frais !

Elle tourna un peu la tête et promena ses regards tout autour de la pièce où elle se trouvait.

C'était celle où Madeleine Trépied l'avait déjà reçue une première fois : il ne lui fut point malaisé de la reconnaître. Mais l'attirail de sorcellerie fantastique déployé dans cette circonstance avait complètement disparu. A une heure du matin on attendait plus de clients, et l'antre de la sybille se montrait en négligé, et n'était pas positivement beau.

Nous avons déjà décrit cette pièce, à peu près pareille à celle que l'on trouve au rez-de-chaussée de toutes les maisons de paysans, dans cette partie de notre vieille province. Dépouillée pour le moment de son mobilier cabalistique, elle paraissait vaste et vide. Involontairement peut-être, les yeux de Marthe se tournèrent vers un enfoncement où l'on voyait encore l'estrade, si bien garnie de toute sorte d'objets fatidiqués le jour de sa première visite, et dans laquelle il n'y avait plus rien à présent.

— Il y a longtemps que la mère Madeleine n'a travaillé ici ! fit Jéricho, qui crut deviner la pensée de la jeune fille, et qui voulut y répondre. Mais si vous avez besoin d'une réussite, ou de quoi que ce soit qui nous concerne, vous n'avez qu'un mot à dire pour être servie... J'aurai vite fait de tout préparer, et aussitôt qu'elle sera de retour.....

— Non ! non ! reprit Marthe, en secouant tristement sa jolie tête, ce n'est pas de cela que j'ai besoin aujourd'hui, et je ne veux pas vous déranger.

— Je suis ici pour servir tout le monde, et vous avant tout le monde, mademoiselle ! répondit l'étrange personnage, avec cet accent guttural et profond qui arrêtait certaines consonnes au passage, et qui produisait toujours une indéfinissable sensation sur ceux qui l'entendaient pour la première fois.

Il s'était mis à genoux devant l'âtre, pour rapprocher les tisons et ranimer le feu, et, ce feu une fois allumé, il était resté dans la même position, bien qu'à présent rien ne l'y contraignît plus.... Il avait donc l'air d'être aux pieds de la jeune fille, et ces deux créatures, ainsi aperçues aux lueurs tremblantes et incertaines du foyer, formaient un tableau véritablement saisissant.

Marthe, rêveuse, pénétrée par la chaleur du foyer, s'était, nous l'avons dit, débarrassée du châle épais et lourd qu'elle avait jeté sur ses épaules en sortant de la maison paternelle.

Son buste apparaissait donc dans toute la splendeur de sa forme ; elle n'avait pas pris la peine de relever son bonnet tombé à terre; ses longs cheveux noirs dénoués, séparés sur le front par une raie si fine qu'on l'eût dite tracée par la pointe d'une aiguille, coulaient en molles ondulations le long de ses joues, de chaque côté, et, avant de descendre sur ses épaules, lentement, faisaient le plus délicieux de tous les cadres à son visage, un peu altéré sans doute, mais toujours charmant, dans son ovale élégant et pâli. Son sourire, à demi effacé, avait une grâce mélancolique et attendrie, qu'un poète eût qualifié d'irrésistible, et, pour une fois, il aurait dit à peu près vrai — ce qui n'est pas l'habitude des poètes.

On ne prêterait pas d'autres regards que ceux de Marthe endolorie à ces charmeuses, qui dit-on, prennent les âmes rien qu'avec un mouvement de leurs prunelles, ou un clignement de leurs cils.

Jéricho, agenouillé près de la belle et triste jeune fille, avait l'air d'un gnome aux pieds d'un ange.

Il n'était pas besoin d'un long examen pour s'apercevoir que le sang qui coulait dans les veines du serviteur de la Gauleuse était celui de ces races maudites, mais profondément originales, venues on ne sait d'où, répandues partout, et qui, sous les noms différents de Gypsies, d'Egyptiens, de Gitanos, ou de Bohémiens, promènent à travers toutes les contrées du globe leurs ruses inépuisables et leurs talents multiples ; la beauté de leurs femmes, la singularité de leurs mœurs, leur esprit d'indépendance, leur mépris de toute subordination, leur antipathie contre toute loi positive, et surtout leur haine de tout ordre social régulièrement établi.

Son teint basané, ses pommettes saillantes, ses yeux à la fois ardents et sombres, ses cheveux si noirs qu'ils paraissaient bleus, ses membres longs et grêles, et ses extrémités fines formaient un contraste frappant avec les signes caractéristiques de la race plantureuse, mais un peu lymphatique, au milieu de laquelle l'avaient jeté les hasards et les aventures de sa vie.

Louis ENAULT.

La suite au prochain numéro.

DENTS ET DENTIERS

PERFECTIONNÉS

faisant la prononciation et la mastication ne nécessitant aucune extraction de racine et se posant sans aucune douleur.

Succès garanti.

DENTS et DENTIERS, système américain.

SANS RESSORTS

Spécialité pour la conservation des dents malades par la mastication.

HALLER-ADLER

DENTISTE

60, *rue d'Angleterre*, à *LILLE*